

L'art magistral du décalage

Marie-Ève Comtois
*La consolatrice
des affligés*

Le Quartanier, 2021

Le nom de Marie-Ève Comtois est d'emblée associé à celui des Filles électriques, à la pratique des arts visuels, et à la fabrication artisanale de revues indépendantes de poésie expérimentale, dont *Le Robinet*¹. Mais comme l'art ne paie pas le loyer, Marie-Ève Comtois travaille aussi dans un hôpital.

Cet élément biographique ne serait d'aucun intérêt si son quatrième livre de poésie, *La consolatrice des affligés*, ne le mettait pas en scène délibérément : « je veux aller en vacances / dans un chalet / enfin des vacances / je travaille toute l'année / à l'hôpital / ma pire peur / finir à l'hôpital ». C'est ainsi que l'autrice peint en toile de fond l'énorme décalage qui prévaut entre sa réalité quotidienne et son rêve d'une vie davantage en adéquation avec son identité profonde. La situation s'aggrave d'autant que cette fissure en elle ne concerne pas le seul domaine professionnel, mais touche également aux autres sphères de son existence. Quelle que soit la place occupée, elle ne l'est jamais qu'à contresens du reste. « [J]e pédale contre le vent / tout l'après-midi / et quand je fais demi-tour / le vent tourne lui aussi ».

Le cœur bat à tout rompre. Tout le long de ce poème écrit d'une seule coulée – des vers sans ponctuation ni aucun interligne –, la poète-narratrice se débat avec l'impression de passer à côté de quelque chose. Elle est prise au milieu d'un maelström qui emporte dans son unique mouvement « une maladie qui s'appelle / le goût de vivre », et une autre qui contrecarre son élan. « [L]a flèche indique la gauche / tu vas à droite », « je ne suis pas sûre / de correspondre à ma

vie », « je ne vis pas / dans mon corps », « j'habite en ville et je rêve / d'une situation à la campagne », ou même « les bernaches rêvent à notre place ». Le corps se tient à l'autre bout du cœur, pendant que l'un et l'autre sont bien forcés de reconnaître que « c'est fatigant / vivre tout croche ».

À ce déphasage s'ajoute la fluctuation des états. Un jour, le moi rayonne : « mon Dieu que la vie est belle », « je marche avec assurance / je respandis », « j'obtiens tout / ce que je veux / j'ai confiance en moi », « je suis [la] crème de la crème », « magnifique / je suis un diamant brut », « j'aime le chemin / qui va où je veux / je fais partie du ciel / et j'aime tout le monde / quand j'en ai envie / votez pour moi ». La poète déborde alors de courage : « j'ai assez de talent pour / casser la grande roue ». Mais ces moments d'euphorie alternent avec les creux les plus prenants, et à chaque lendemain qui déchant, le fond vaseux remonte : « tu pleures en cachette », « la vie est inutile », « je suis une fille dépressive / qui assemble son sandwich / en pleurant ».

je suis un chevreuil
 en forme de clôture
 c'est un beau chat mort
 au fond de la piscine
 comme un indésirable
 c'est au fond de l'eau
 qu'il reste de la pitié
 de la détresse

« [P]as moyen de me réfugier / sous une lumière adéquate », ou sous l'aile d'une quelconque apparence de constance. Tout ballotte. « [J]e ris je meurs / les brillants brillent / je fais le ménage des tiroirs / et j'essaie de comprendre / un tiroir à la fois ». Les extrêmes coexistent, et leurs frontières se brouillent : « le bien le mal / c'est la même affaire ». Tirer ce mystère au clair paraît impossible. Peu importe, puisqu'« il ne s'agit pas de comprendre / mais de continuer à vivre ».

Or, continuer à vivre ne paraît jouable qu'en faisant corps avec le flot des vagues désynchronisées. Dans une osmose parfaite, la souplesse de la narratrice face à son existence devient la souplesse du texte lui-même. En effet, cette poésie de la butée semble accumuler les brisures de la vie, presque par plaisir. Car ce sont elles, ces brisures, qui apportent au moulin du poème l'eau à la fois des problèmes et de leurs solutions. Le décalage (entre rêve et réalité) crée donc ce double contexte nécessaire aux incessants rebondissements du texte, qui s'alimente directement à la poussée des contraires. L'écriture se relance elle-même, comme si les ressacs frappant les abrupts et les falaises de la vie venaient mettre du carburant dans le moteur. La poésie de Marie-Ève Comtois tire son impulsion des écueils à franchir.

un jour de plus
ici et
je démissionne
bye
bonjour
bonsoir
je me trompe
tout le temps
adieu
au revoir
peu importe

Puis, la narratrice passe à l'acte. « [J]e me rebelle / je choisis un ketchup qui n'est pas / de la marque de confiance », « fuck you / I won't do / what you tell me / essaie avec une limace ». Elle finit par annoncer sa décision : « j'ai pris un an de congé ». Et c'est cette nouvelle vie hors de l'hôpital qui est à l'origine de l'écriture du présent recueil. « [C]'est tout ce qui importe / aujourd'hui [...] écrire ce poème / la colère est partie ».

Plus de cent vingt pages ininterrompues auront été nécessaires pour diluer cette profonde indignation devant une « vie [qui] n'a

rien / d'original / elle est plate / couleur de poussière ». Mais le poème qui résulte de cette année de congé va bien au-delà de la rage d'écrire. *La consolatrice des affligés* est un recueil en feu, porté par l'urgence de vivre à deux cents à l'heure. Profondément ancré dans la concrétude de l'expérience, le livre est écrit dans une fringante prose de la rue montréalaise. La langue utilisée par Marie-Ève Comtois n'est jamais grossie ni boursouflée. Elle est simple, directe, et transcrite telle qu'elle est employée dans nos conversations quotidiennes. Sans aucune fioriture ni aucune volonté d'enjoliver le texte pour faire plus littéraire, elle se donne dans un déferlement d'images de chair et de sang. En marge de cette fougue impétueuse, une douceur incandescente vise à « faire la paix » avec la vie, qui n'en peut plus de crier à l'insupportable et qui cherche désespérément une consolation.

Le recueil est fascinant, entre autres par sa complexité thématique. Parmi les nombreuses pistes de lecture où s'interpénètrent le monde réel et la vie intérieure, mentionnons la tension entre le tragique et le comique (ou la légèreté apparente, du moins), l'obsession de la santé (à travers une saine alimentation et l'exercice physique – gym, vélo, yoga, etc.), l'envie de vivre libre comme les bêtes, les amitiés de la narratrice (incluant Lucien, le chat), quelques lieux typiques de Montréal (les côtes de Westmount, les sentiers du mont Royal et autres Canadian Tire ou Pharmaprix Côte-des-Neiges), les références à la chanson francophone (à travers de nombreux extraits soûplement intégrés au texte), aux archétypes religieux (Dieu, Jésus, la foi et l'Église), et aussi quelques clins d'œil à la poésie (à travers la mention d'Apollinaire, de Nelligan, et du titre d'un des livres de Maude Veilleux). Sans parler des liens de parenté (parfois très évidents) avec l'esthétique surréaliste. On devine que le texte peut difficilement être réduit à une perspective unique... Son rythme haletant qui déboule d'un vers à l'autre et nous emporte avec lui dans son torrent va dans ce même sens d'un extraordinaire foisonnement.

Par-dessus tout – et c'est ce qui est touchant –, il témoigne d'une sincère considération pour tous les « affligés », c'est-à-dire pour tous « ceux [qui] n'ont de place nulle part ». Comme les Ovide Plouffe du monde entier, la poète se reconnaît elle-même en ces affligés :

« je suis de trop / je cherche une place / je ne la trouve pas ». Le personnage de la Vierge Marie (traditionnellement appelée *la consolatrice des affligés*) a bel et bien la réputation de pouvoir alléger la souffrance humaine... Mais son nom précis n'apparaît nulle part dans les pages du recueil. Pourquoi donc l'évoquer à travers une locution au lieu de son nom ? La quatrième de couverture – qui présente un poème que l'on ne retrouve pas dans le corps du texte – apporte peut-être un début de réponse à la question.

J'essaie de me traiter comme ma meilleure amie. J'essaie de faire la paix. [...] Je traverse le monde, et le monde me traverse. [...] Je ne veux plus sortir, mais je marche quand même. Je crée du sens avec ce qui ne semble pas en avoir. [...] Je suis la consolatrice des affligés.

Ce poème d'une quinzaine de lignes donne à *la consolatrice des affligés* une acception qui ressemble à une définition qu'on pourrait facilement octroyer à la poésie. Le fait que ce dernier poème ne soit pas intégré au corps du texte et qu'il soit écrit dans une forme différente (en prose plutôt qu'en vers, avec ponctuation et majuscules – contrairement au reste du livre) suggère que le « je » n'est pas le même. Tout est différent dans ces deux voix, dans ces deux façons d'écrire. Ce qui porte à penser que ce n'est peut-être pas la narratrice qui parle ici, mais bien... la poésie elle-même : la grande consolatrice des affligés. Celle qui permet de « parle[r] folie conforme », c'est-à-dire de vivre à plein son décalage, en exposant côte à côte (dans les pages d'un livre) les extrêmes qui s'en trouvent rapprochés et, par là, en partie réconciliés.

La fille de l'hôpital n'est pourtant pas une enfant de chœur. Consolatrice par vocation, elle ne fait pas que « porte[r] secours / aux goélands mazoutés », « adopter / des chats errants », « sauve[r] les bananes mûres / dans un milk shake », « assurer la survie d'une île » ou mieux encore « assure[r] la survie du groupe », elle est de celles qui saccageraient volontiers le monde. « [J]e voudrais tuer quelqu'un / juste pour rire avec mon ami », et « casserai tes lunettes pour les réparer ». Tout simplement, parce que le second ne va pas sans le premier.

On ne répare pas ce qui n'a pas été brisé. Autrement dit, l'affliction est la condition première de la consolation tant convoitée. Tout est là, dans cette expérience binaire du monde et de soi. La consolatrice des affligés est pour ainsi dire une Vierge Marie qui n'occulte jamais la part démonique de l'être.

Marie-Ève Comtois signe ici un livre splendide qui accomplit concrètement ce qu'il avance symboliquement, puisqu'il bouleverse et console à la fois. Même si la poète ne joue pas la carte de l'éblouissement – elle ne joue d'ailleurs aucune carte, et c'est pourquoi le livre sonne si juste –, elle s'impose désormais comme l'une des voix les plus fortes de la poésie québécoise actuelle.

1. La revue *Le Robinet* se définit comme « un espace graphique ouvert à la poésie des images et des mots ». Graphiste de formation, Marie-Ève Comtois est responsable de sa publication à raison de trois numéros par année. Elle confectionne également des fanzines et des chapbooks.